l'esprit public par les trois grandes forces morales que nous venons d'énumérer, la religion, l'Etat, la philosophie.

Jusqu'à la constitution définitive du petit groupe des Etats de l'Hellade, la foi religieuse avait été, dans tout le monde civilisé, la seule puissance en action; elle marquait de son sceau tous les actes de la vie humaine. Les castes sacerdotales, il faut le reconnaître, étaient de beaucoup supérieures au vulgaire par l'intelligence, sinon par la moralité. On leur doit les premières connaissances élémentaires, l'étude des astres, l'arithmétique, la géométrie appliquée à l'arpentage, l'écriture hiéroglyphique et un petit nombre de maximes morales, mélangées de préjugés et de superstitions; le tout acquis par l'observation de l'homme et des phénomènes de la nature. Mais, pour conserver leur prestige, les castes enseignantes, dont le but, alors comme aujourd'hui, était non d'éclairer, mais de dominer, se gardaient bien de communiquer au peuple toutes leurs connaissances: encore corrompaient-elles par des erreurs le peu qu'elles voulaient bien révéler. Elles enseignaient non ce qu'elles croyaient vrai, mais ce qui leur était utile. Puis elles avaient grand soin de ne rien montrer sans y mêler je ne sais quoi de surnaturel, de sacré, de céleste, qui tendait à les faire regarder comme supérieures à la nature humaine. Elles se donnaient comme ayant reçu du ciel même des connaissances interdites au reste des hommes. Ainsi pervertie, la science naissante prenait aux yeux du vulgaire l'aspect de la plus extravagante mythologie et devenait pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses ou les plus barbares: confusion déplorable qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il faut, en effet, l'avouer à notre honte: les préceptes de la morale la plus élémentaire ne seraient rien aux yeux d'un peuple stupide, s'ils ne portaient, de par ses prêtres, le cachet de la révélation!

En s'emparant de l'*éducation* du peuple, qu'avaient voulu les prêtres? La façonner au joug et, pour écarter de lui jusqu'au désir de le secouer, lui faire considérer comme sacrées des chaînes dont le premier anneau remontait jusqu'au ciel. Ce but atteint, les recherches scientifiques essayaient: il y eut un temps d'arrêt dans la marche de l'esprit humain. A quoi bon des connaissances nouvelles lorsqu'on se croyait assuré pour jamais de la crédule docilité des peuples? Peu à peu, le sens vrai, caché sous les allégories, finit par se perdre pour les éducateurs eux-mêmes, qui devinrent la dupe de leurs propres fables. Il fit nuit complète, et la nuit dura jusqu'à l'aurore de la philosophie.

Or, tandis que les voyageurs avaient rapporte de l'Egypte et de l'Orient quelques vérités mélangées de beaucoup d'erreurs, que la philosophie devait dégager, les prêtres de la Grèce, disciples dégénérés des prêtres égyptiens et des mages de la Chaldée, ne possédaient plus que des formules vides de sens; c'étaient les ignorantins de l'époque. Leurs fonctions se bornaient à enseigner le culte des dieux. Ils voyaient avec dépit des hommes plus moraux et plus éclairés qui, cherchant à perfectionner leur raison et à remonter aux causes premières, connaissaient toute l'absurdité des dogmes religieux, toute l'extravagance de leurs cérémonies, toute la fourberie de leurs oracles et de leurs prodiges. Sans crédit sur les classes éclairées, ces marchands d'oracles se rabattirent sur la classe la plus grossière du peuple, qu'ils réussirent à ameuter contre les pythagoriciens dont ils incendièrent l'école, contre Anaxagore qu'ils firent bannir, contre Socrate qu'ils forcèrent à se donner la mort. Mais, fort heureusement, ils ne parvinrent jamais à s'emparer de la puissance publique. Sur le sol de la Grèce, bouleversé par cinq ou six siècles de révolutions, s'était fondée enfin la puissance civile, indépendante de toute autorité religieuse; grand événement qui n'a jamais été assez remarqué et qui ne sera jamais assez célébré, car c'est de là que date l'affranchissement de l'esprit humain.

Mais si les prêtres n'intervenaient dans l'*éducation* du peuple que pour pervertir sa raison, l'Etat se chargeait de former ses mœurs, et chacune des républiques grecques élevait les enfants à son image. A Sparte, les institutions de Lycurgue avaient pour objet d'absorber toutes les passions des citoyens et de concentrer tous leurs intérêts dans l'amour de la patrie: sentiment jaloux, exclusif, énergique jusqu'à la férocité. Les exercices du corps, la gymnastique, la course, la natation, la lutte et le pugilat tenaient une grande place dans l'*éducation* publique; mais l'instruction proprement dite y était presque nulle, et la morale, qui, pour tout dire, permettait le vol et le larcin subtilement faits, se réduisait à cette seule maxime: « Tuer et se faire tuer pour la gloire de Lacédémone. » Les enfants étaient censés appartenir à tous les citoyens comme le sol, les chevaux et les bestiaux, dont chaque homme pouvait user selon ses besoins. Les jeunes Spartiates étaient dressés pour la guerre comme les chiens pour la chasse. Ils pouvaient impunément traquer les ilotes comme des bêtes fauves, leur dresser des embuscades et les massacrer dans des expéditions nocturnes. On considérait ces lâches boucheries comme des exercices propres à former aux ruses de la guerre les combattants novices. Les loups n'élèveraient pas autrement leurs louveteaux. Cependant les Spartiates étaient très-fiers de leur genre d'*éducation*. Agésilas invitait Xénophon à lui envoyer ses enfants pour qu'il en fît des hommes. Lorsque, dans leur décadence, Antipater leur demanda en otage cinquante enfants, ils répondirent qu'ils préféraient lui livrer cinquante hommes faits. Mais cette petite république de sauvages perfectionnés s'était mise d'elle-même en dehors des lois de l'humanité. On peut y admirer des actes de courage, mais pas une seule bonne action, et ce n'est pas là qu'il faut aller puiser des enseignements.

Dans l'Attique, l'*éducation* publique était plus variée, plus étendue et plus humaine. Les ressources d'Athènes consistant principalement dans son commerce et dans son industrie, la jeunesse y était élevée en conséquence. L'Etat ne distribuait que l'instruction élémentaire; les écoles libres faisaient le reste. L'Etat ne formait que des citoyens; les philosophes créaient des hommes, et quand on contemple la foule de savants, d'artistes, de héros qui sont sortis de leurs écoles, on s'incline avec admiration devant les œuvres merveilleuses de la liberté.

Thales, Solon, Pythagore, Démocrite, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Epicure, Zénon, etc., etc., voilà les véritables éducateurs du peuple grec et de tous les peuples. Avec plus de raison qu'aucun autre législateur, ceux-là ont pu dire à leurs disciples: *Ite et docete omnes gentes!* car, pendant plus de vingt siècles, le monde intellectuel et moral s'est dirigé dans les ténèbres à la lueur lointaine des flambeaux qu'ils avaient allumés.

On trouvera ailleurs l'histoire critique des écoles grecques et de leurs différents systèmes; mais le même mot brillait sur tous les drapeaux: ce mot, c'était Liberté! Quant à l'*éducation* dont s'occupèrent surtout Aristote et Platon, ils la résumaient dans ces trois préceptes: dresser le corps, former l'esprit, régler les mœurs. On n'a encore rien à y ajouter aujourd'hui.

Jamais l'*éducation* ne fut plus universelle que dans le siècle de Péricles. Sciences théoriques, sciences d'application, astronomie, cosmogonie, métaphysique, histoire naturelle, géométrie, algèbre, mécanique, médecine, politique et morale, tout le vaste champ ouvert à l'intelligence humaine fut exploré en pleine liberté, cultivé et ensemencé pour les générations futures. Les fantômes de la superstition s'étaient évanouis à la lumière. Ce que nous appelons les croyances religieuses, l'*éducation* religieuse, avait été banni des écoles comme dangereux et pour le moins superflu. On ne croyait pas alors qu'il fût nécessaire à la morale d'exhiber des titres tombés du ciel; on la faisait tout simplement jaillir des profondeurs de la conscience. Aux hypocrites et aux ignorants qui osaient encore nous faire semblant de croire qu'il n'y a pas de morale possible sans religion, nous allons répondre par quelques citations empruntées au hasard à la riche collection des moralistes grecs, et l'on verra ce qu'il restait à inventer à la morale chrétienne cinq cents ans plus tard.

« L'homme bienfaisant cherche à contenter son cœur; que lui importe d'obtenir du reteur? » (Démocrate.)

« Fais ce que tu sais être honnête sans en attendre aucune gloire; n'oublie pas que le vulgaire est un bien mauvais juge des bonnes actions. » (Démophile.)

« La république est bien gouvernée quand les citoyens obéissent aux magistrats et les magistrats aux lois. » (Solon.) — Vérité qui semble écrite d'hier et que Montesquieu n'eût pas mieux exprimée.

« Il reste une bien douce consolation aux malheureux, celle d'avoir fait leur devoir. » (Démocrate.)

« Sers de guide à l'aveugle. Ouvre la porte à l'exilé. » (Phocylide.)

« Si tu possèdes des richesses, partage-les avec les malheureux: que l'indigence reçoive sa part des biens que Dieu t'a prodigués. » (Phocylide.)

« Relève même le cheval de ton ennemi mortel qui s'est abattu sur la route. Il est bien doux d'acquérir un ami sincère dans la personne de son ennemi. » (Phocylide.)

« L'ignorance du bien est la cause du mal. » (Démocrate.) — Vérité profonde, universelle, qu'on a souvent commentée depuis, mais qui n'a jamais été mieux rendue.

Ces sentiments de charité, de fraternité, de grandeur d'âme étaient professés sans ostentation, cinq cents ans avant notre ère, par les premiers philosophes grecs, que les suivants ont pu dépasser en profondeur, mais non en élévation. Les auteurs chrétiens n'ont ni mieux dit ni mieux fait. Certes, la parabole du Samaritain était parfaitement choisie pour faire comprendre aux apôtres que leur prochain est *celui qui souffre;* mais Phocylide va plus loin. Ce n'est pas d'un *étranger,* d'un indifférent qu'il parle: quand ce serait même un *ennemi mortel,* il faudrait relever son cheval.

Où donc ces hommes de bien avaient-ils puisé les maximes admirables qu'ils enseignaient aux autres? Dans leur conscience. La sagesse antique avait devancé la révélation. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, malgré les nuances inévitables dans la forme et même les divergences profondes au fond qui séparent les systèmes, tous, en morale, aboutissent aux mêmes conclusions. Les sectes philosophiques se sont vivement combattues, mais elles n'ont pas donné entre elles, comme les sectes religieuses, le scandaleux spectacle des persécutions. Le temps a suffi pour faire justice des erreurs; elles se sont évanouies d'elles-mêmes, comme tout ce qui n'a qu'un éclat faux et passager. Mais il n'en a pas été de même quand les notions morales se sont confondues avec les opinions religieuses et se sont vues absorbées par le pouvoir surhumain qu'on leur avait donné pour appui. En résumé, l'histoire de la philosophie grecque suffirait seule à prouver que la morale est complétement indépendante des croyances surnaturelles, et que les choses d'ici-bas doivent se diriger d'après des considérations purement humaines sur lesquelles on finit par s'entendre, tandis qu'à raisonner sur des causes et des fins inconnues on finit toujours par se battre: c'est le bénéfice le plus clair et le plus certain de la révélation.

Les mœurs produites par l'*éducation* philosophique allaient s'épurant de jour en jour. A ce propos, on a essayé de calomnier l'enseignement des vieux maîtres de la sagesse, en y opposant les vices trop connus de leur pays. Le paradoxal et souvent trop superficiel auteur de la diatribe contre les lettres et les arts, Rousseau, nous donne ces vices comme le produit naturel de la civilisation grecque. Erreur complète: les vices du temps étaient le triste legs de siècles plus grossiers, et ils allaient s'affaiblissant sous l'influence de la liberté des arts et des lumières, qui les ont tempérés, s'ils ne sont pas venus à bout de les détruire. Pour l'honneur de l'intelligence humaine, il n'est pas difficile de prouver, l'histoire en main, que les progrès de la vertu ont toujours accompagné les progrès des lumières, de même que ceux de la corruption en ont toujours annoncé ou suivi de près la décadence. Pour être juste, d'ailleurs, il faudrait reconnaître que, dans ces temps comme dans les nôtres, les lettres et les arts n'éclairaient que les sommets de la société. Grâce aux superstitions soigneusement entretenues par les prêtres, les bas-fonds restaient livrés à l'ignorance et à l'abrutissement. Il n'en fut pas autrement à Rome, même aux meilleurs jours. On sait ce qu'il faut de temps aux doctrines les plus incontestablement saines et pures pour s'emparer de l'esprit des masses, et nous n'avons pas encore acquis le droit d'être si fiers à ce sujet.

Enfin l'admiration pour la haute *éducation* dont les Grecs nous ont donné le modèle ne doit pas entraîner au delà des limites de la vérité. On est allé trop loin quand on a prétendu que la morale est immuable, que ses principes sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays, et qu'on en retrouve les notions dans la conscience de tous les hommes. Non: la morale n'est que le produit des révélations successives et progressives. Nous l'avons vue s'améliorer constamment depuis l'état le plus sauvage jusqu'à l'épopée demi-barbare où nous sommes parvenus; nous la verrons s'épurer et se généraliser de plus en plus, en se maintenant constamment à la hauteur des lumières et de la raison.

Il existait d'ailleurs dans l'ancienne Grèce un obstacle presque insurmontable à l'expansion de la morale universelle. Cet obstacle, c'était l'esclavage. La plaie avait envahi et rongé jusqu'à la moelle le corps social; mais comment la guérir? Tant qu'il ne s'agissait que d'idées abstraites, on pouvait se lancer à fond de train dans les discussions; mais quand on arrivait aux applications, les sympathies les plus sincères, les imaginations les plus hardies s'arrêtaient devant les difficultés d'exécution. On ne trouvait pas le moyen de se passer du travail des esclaves, on ne le cherchait même pas, tant la solution du problème paraissait impossible. Elle était, en effet, du domaine d'une science qui n'était pas encore née et les moyens mécaniques faisaient défaut. Pour être en droit de se montrer sévère à l'égard du monde antique, il faudrait aussi que les modernes n'eussent pas eux-mêmes légitimé l'esclavage et ne l'eussent pas appliqué plus durement que les Athéniens. Et même en considérant l'*éducation* grecque au point de vue de ce triste sujet, on peut voir, par une simple comparaison, si l'ignorance ne produisait pas des fruits plus amers que les lumières et la morale philosophiques.

La Grèce, comme les autres contrées policées, était couverte d'esclaves; mais les plus malheureux étaient ceux des Etats demi-barbares, tels que Sparte et la Thessalie. Nous avons vu que, à titre d'exercice, les jeunes Spartiates chassaient à l'ilote comme on chasse aux bêtes. Quand le nombre des ilotes dépassait ce qui était strictement nécessaire pour la culture des terres, le trop-plein était massacré. Allait-on en guerre, pour ne pas laisser derrière soi de trop graves dangers, on se livrait à une exécution générale. Ces sortes de boucheries s'appelaient *crypties.* Plutarque, si favorable à Sparte, est obligé de convenir que ces boucheries étaient consacrées par l'usage. Thucydide parle de massacres plus horribles, puisque dix mille ilotes auraient été traîtreusement égorgés dans une seule nuit pendant la guerre du Péloponèse. Malgré ces effroyables mesures, l'existence de Sparte fut souvent mise en danger par la révolte des ilotes. C'était la grande préoccupation des Lacédémoniens, surtout lorsque leurs adversaires envoyaient aux insurgés des ingénieurs pour leur apprendre à se retrancher et des chefs pour les diriger. Leur grand grief contre les Athéniens, c'était la protection accordée aux ilotes et l'accueil fait aux fugitifs. Dans la conduite des Athéniens, il entrait sans doute autant de politique que d'humanité; mais on aurait bien contesté le droit de recueillir le bénéfice de leur supériorité morale et d'une *éducation* plus humaine. Pour en revenir à Sparte, si cette république barbare n'eût pas peri par l'invasion étrangère, elle eût fini par être submergée dans le sang de ses esclaves, tant elle avait abusé de la domination.

Dans l'Attique, au contraire, le sort des esclaves fut toujours des plus doux. Ils étaient vêtus comme les hommes libres et prenaient part avec eux, en commun, aux mêmes travaux, à ce point qu'un étranger eût eu peine à distinguer les uns des autres. L'esclave d'Athènes n'avait pas abdiqué tout sentiment de dignité et il restait quelque chose en lui de la dignité humaine. Ceux des pays voisins les trouvaient *insolents.* Personne n'avait le droit de frapper un esclave qui ne lui appartenait pas. Le meurtre d'un esclave enfin était puni des mêmes peines que celui d'un homme libre. De tous les titres de gloire que peut revendiquer Athènes, il n'en est pas dont elle doive être plus fière. Aussi, qu'est-il arrivé en définitive? Des deux républiques rivales, l'une a disparu sans laisser de traces, pas même l'emplacement certain de sa capitale; l'autre est encore debout, après avoir initié toute et civiliser l'Occident à ses arts, à sa littérature, à ses notions philosophiques et morales. Ce rapprochement seul porte avec lui son enseignement. Qui n'y reconnaîtrait les effets de la supériorité de l'*éducation*?

Et puis, est-il bien vrai que la philosophie grecque ait préconisé l'esclavage comme un principe naturel destiné à faire la base éternelle de l'état social? Il ne faut pas en juger par cette boutade de Théognis: « Vois cette tête penchée, ce col tors, ces regards obliques, et reconnais l'âme ignoble et fausse de l'esclave, » ni par cette accablante pensée que Platon emprunte à l'*Odyssée:* « Jupiter prive de la moitié de son âme celui qu'il laisse tomber dans la servitude. » Platon, qui était naturellement sensible et bon, ne parlait de l'esclavage que comme d'un *mal accessoire;* lui, qui dans ses voyages avait été pris par des pirates, pouvait-il être sans pitié pour des malheurs qu'il avait failli partager? « Je te punirais, si je n'étais en colère, » disait-il à l'esclave qui l'avait offensé. Epicure appelait les esclaves *ses humbles amis.* Esprit pratique autant qu'il était sublime, Aristote acceptait franchement l'esclavage comme indispensable à la société telle qu'elle était constituée. Il s'élève même contre d'autres philosophes qui soutenaient « que le pouvoir du maître est *contre nature;* que la loi seule fait des hommes libres et des esclaves; mais que *la nature ne met aucune différence entre eux,* et que le droit de recueillir le bénéfice de leur supériorité morale et d'une *éducation* plus humaine. Pour en revenir à Sparte, si cette république barbare n'eût pas peri par l'invasion étrangère, elle eût fini par être submergée dans le sang de ses esclaves, tant elle avait abusé de la domination.

Mais voyons l'opinion du maître des maîtres. Tout ce qui concerne Socrate est si généralement connu que nous ne nous permettrons de rappeler ni son courage comme soldat, comme magistrat et comme citoyen, ni sa héroïque résistance aux ordres injustes des tyrans ou aux menaces d'une multitude furieuse, ni cette mort glorieuse, sublime couronnement d'une vie pleine de vertus. Socrate n'écrivait pas; mais nous connaissons ses enseignements par les pieux recueils de ses disciples Platon et Xénophon. Or il ne parle jamais des esclaves qu'avec une touchante sympathie. « Il faut, dit-il, les *associer aux intérêts de la famille.* » Il ne néglige aucune occasion de les relever aux yeux des maîtres. Il prouve à ceux-ci qu'il est de leur intérêt (c'était le meilleur moyen de se faire écouter) de se montrer aussi justes, aussi bienveillants envers leurs esclaves qu'envers des hommes libres. Dans des dialogues qui sont des chefs-d'œuvre de logique, de sentiment, de douce et fine ironie, et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, il fait l'éloge du travail libre ou servile, peu importe, et il insiste constamment sur la nécessité du travail, qu'il impose *même aux immortels.* Que nous voilà loin des dogmes dégradants de la déchéance et de cette condamnation de l'homme au travail comme peine afflictive et infamante!

Des opinions que nous venons de résumer brièvement rapprochons celles des docteurs de l'Eglise chrétienne et voyons si, dans leur bouche, les oracles de la divinité seront plus doux que ceux de la simple humanité. Grâce aux contre-vérités débitées journellement, impunément, sans contradiction, depuis des siècles, du haut de quarante mille chaires et dans des centaines de mille livres pieux, il est admis généralement que le christianisme a brisé les fers de l'esclavage antique, tout aussi vrai qu'il a affranchi les serfs du moyen âge. Il y aurait à désespérer du sens commun des hommes si de telles absurdités pouvaient jamais acquérir le caractère de vérités historiques. La vérité, la voici: c'est que l'Eglise a toujours considéré l'esclavage comme étant

d'institution divine. Parmi ses interprètes, nous n'avons que le choix et nous ne citerons que les plus autorisés:

« Avez-vous été appelé à la foi étant esclave, ne portez point cet état avec peine; mais plutôt faites-en un bon usage *quand même vous pourriez devenir libre.* » (Ire Epître de saint Paul aux Corinthiens, chap. VII.)

« Que chacun, mes frères, demeure donc dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé, et qu'il s'y tienne *devant Dieu.* » (Saint Paul aux Ephésiens, chap. VI.)

« Vous, esclaves, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, *comme à Jésus-Christ lui-même.*

« Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la *volonté de Dieu,* comme étant *serviteur* de Jésus-Christ.

« Servez-les avec affection, regardant en eux *le Seigneur* et non les hommes. » (Saint Paul.)

L'illustre organisateur des Eglises grecques et latines, le *doctor gentium* que nous venons de citer, parle ici avec une netteté entendu, certains chrétiens hétérodoxes ont essayé de détourner ces paroles de saint Paul de leur véritable sens. Le célèbre ministre protestant Jurieu allait jusqu'à prétendre, comme le font encore avec naïveté nos néo-catholiques, faire sortir des Livres saints l'abolition de l'esclavage; mais un fougueux adversaire entra dans la lice. Armé d'une érudition prodigieuse, Bossuet mit à néant les prétentions de Jurieu et revendiqua, au nom même du Saint-Esprit, la gloire d'avoir maintenu cette iniquité dans et sous les systèmes philosophiques comme à tous les dieux de l'univers, à la condition toutefois qu'ils se bornassent à des pratiques inoffensives. Pour ceux qui avaient la prétention de s'ingérer par la politique ou par la morale dans l'économie des sociétés, comme la religion des Hébreux et celle des Gaulois, Rome les poursuivit avec acharnement. Au résumé, on bas l'adoration; au centre, ces lumières qui ne pénétraient pas dans le bas peuple; au sommet, l'indifférence: voilà le monde moral. Quant au monde matériel, soumis à la force, sa situation est intolérable. Pas n'est besoin des barbares pour détruire l'empire; il porte en lui-même un germe de dissolution.

Mais tout à coup il surgit en Orient une parole nouvelle. Un homme du peuple se lève. Sublime et simple, courageux et habile, il va prêchant une doctrine mystique de rénovation. Les déshérités de la terre accourent; son cortège se grossit de toutes les souffrances accumulées par les siècles. Puis, apôtres avoir semé sur un sol tout préparé quelques vérités morales enveloppées dans un sens allégorique, il disparaît laissant des disciples ardents à la propagation de son œuvre. A ceux-ci, pauvres pêcheurs, s'adjoignent des lettrés qui, des débris de vingt sectes hostiles, parviennent à composer une doctrine, une croyance, des cérémonies, un culte et une morale auxquels se réunit la masse des illuminés. Le christianisme est fondé. Qu'est-ce que le christianisme? Une habile fusion des fables orientales, du mysticisme de Platon et de la morale de Socrate.

Tant que le christianisme n'a vécu qu'à l'état de secte plus ou moins tolérée dans l'empire romain, il n'a pas été responsable de l'*éducation* des peuples; mais, en s'asseyant sur le trône des Césars et en convertissant à ses dogmes les chefs des barbares, il a pris charge d'âmes, et on a le droit de lui demander compte de la manière dont il a accompli sa mission. Sans nous éloigner de notre sujet, nous allons tracer en quelques lignes le tableau de son œuvre pendant les douze siècles de son exclusive et jalouse domination.

Dans les premiers temps où l'Eglise, le fonds laborieusement créé par la philosophie, le souffle de Platon animer encore l'Eglise chrétienne; mais plus on s'éloigne du foyer des lumières, plus l'ombre s'épaissit. Au VIe siècle, c'est un crépuscule; au XE, on est en pleine nuit. Les manuscrits, de plus en plus rares, disparaissent tout à fait; plus de lettres, la langue même s'altère. Les sciences sont nulles. La morale se pervertit. Le droit se réduit à quelques pratiques superstitieuses; des péchés imaginaires sont mis au rang des crimes réels. Les mœurs deviennent féroces. Pour toute pénalité, on ne connaît que les tortures et les supplices. Des grands principes de charité et de fraternité universelle il ne reste qu'une lettre morte. L'ordre matériel se résume par un mot: la misère. Les évêques sont devenus des barons féodaux. Les pasteurs ont vendu le troupeau aux loups ou se sont faits loups eux-mêmes. Les communes murmurent le mot de liberté; on étouffe les murmures dans le sang. De généreux esprits protestent; ils périssent sur le bûcher. Çà et là, en Italie, dans les Flandres, dans l'Université de Paris, brillent quelques points lumineux, mais qui ne font que mieux ressortir l'épaissseur des ténèbres, et le monde descendrait dans le tombeau si la raison humaine ne parvenait à soulever le poids qui l'étouffe et à respirer plus librement.

Dans cette longue période, est-il un seul progrès dont on puisse faire honneur à l'Eglise? Elle a, dit-on, aboli le servage et le vasselage. Cette niaiserie n'est pas seulement propagée par les hommes d'Eglise et par les dévots, elle est admise ou légèrement ou lâchement par les incrédules eux-mêmes qui n'osent pas l'attaquer de front. Eh bien! elle est tout aussi sérieuse que l'abolition de l'esclavage par le christianisme naissant. Les seigneurs ecclésiastiques, les couvents, les corporations religieuses ont eu des esclaves, des serfs et des vassaux tant qu'il en a existé, et ce n'étaient pas les moins malheureux. Les derniers serfs émancipés, ceux du Jura, dépendaient du clergé. Dans le grand mouvement que produisit l'affranchissement des communes, la colère des insurgés n'a pas moins éclaté contre les évêques féodaux et contre les riches abbés que contre les seigneurs barbés de fer, parce qu'ils n'étaient ni moins âpres ni moins despotes que les laïques. Les annales de ces longues luttes est pleine des plus curieux enseignements à cet égard. Qu'on ouvre seulement les chroniques des communes de Laon, de Reims, d'Amiens, de Lyon, de Vézelay, etc., et l'on verra comment les archevêques et les abbés ont affranchi leurs serfs!

Il n'est progrès, au contraire, qui n'ait été dû à la libre pensée, à la philosophie, aux sciences. C'est en Italie que s'en était conservé le dépôt; c'est là qu'elles se ranimèrent et que l'*éducation* générale du monde reprit son cours. Qui ne connaît les célèbres écoles commerciales et industrielles de Florence, de Pise et de Milan, et l'université de Bologne où s'étaient conservées, trop servilement peut-être, les traditions du droit romain? Ce qu'on sait moins, c'est que dans les Flandres, au XIIe siècle, les vrais principes de l'économie politique étaient mieux connus qu'ils ne le sont encore aujourd'hui dans nos villages et dans la plupart de nos cités. Grande leçon pour nos législateurs modernes! Une simple femme, une souveraine éclairée y avait décrété l'instruction *gratuite et obligatoire* et n'avait pas dédaigné d'en tracer de ses propres mains les règlements. Il est vrai que peu de temps après l'habile politique des rois de France et des ducs de Bourgogne y mit bon ordre. Les bourreaux de Charles-Quint et de Philippe II firent le reste. Ce beau pays est aujourd'hui moins éclairé et plus grossier qu'il ne l'était il y a six cents ans.

Au XVIe siècle enfin, avec la Réforme renaît le goût des lettres, des sciences et des arts: brillant épanouissement qu'assombrit en vain la fumée du bûcher qui éclaire le martyre d'Etienne Dolet. Ici commence pour l'ère moderne l'*éducation* rationnelle, renouée par une chaîne de vingt siècles à l'*éducation* grecque. Viennent maintenant Bacon, Galilée et Descartes, et la pensée, ne se réclamant que d'elle-même, pourra produire son œuvre en liberté. En les attendant, de grands maîtres vont leur frayer la voie. Nous allons en dire quelques mots.

Les premières idées saines qui aient été émises sur l'*éducation* émanent des deux grands maîtres qui ouvrent chez nous l'école du bon sens, maître Rabelais, le grand abstracteur de quintessence, et le sage Montaigne. Dès le XVIe siècle, ils ont devancé et prévu tout ce qu'il y a d'utile et de sense dans les ouvrages postérieurs de Locke et de Rousseau.

Nous renvoyons à un article spécial l'analyse des œuvres du puissant railleur qui, pour faire accepter la raison dans un temps qui n'était pas mûr pour la comprendre, se crut obligé de lui donner la marque de la folie. Il n'est, on le sait, sujet qui n'ait provoqué ses profondes observations, sa verve intarissable et son impitoyable critique. Il avait reconnu les vices des systèmes et des méthodes en vigueur et il y oppose, sous la forme la plus saisissante, tout un plan d'*éducation* raisonnable, douce et libérale. Ce sujet lui tient au cœur, car il y revient par deux fois, dans le Gargantua et dans le Pantagruel. Comme il se moque bien du grand docteur sophiste, maître Tubal Holoferne (l'un des ancêtres de Pancrace et de Marphurius), à qui Gargantua, dans sa bonne foi, avait confié d'abord l'*éducation* de son fils! Que lui enseigna le docteur? « Il lui apprint sa charte (son alphabet) si bien qu'il la disoit par cueur au rebours; et y feut cinq ans et trois mois: puis luy leut le *Donat,* le *Facet* (vieux livres élémentaires pour l'étude du latin), et y feut trois ans, six mois et deux semaines; puis luy leut *De modus significandi* avec les comments de Hurtebise, de Fasquin et un tas d'autres, et y feut plus de dix-huit ans et onze mois; et le sceut si bien, qu'au rebours il le rendoit par cueur à revers, et prouvoit sur ses doigts à sa mère que *de modis significandi non erat scientia.* »

Voilà, certes, une quarantaine d'années bien employées! Qu'en pensent les Tubals Holofernes de notre temps?

Aussi « Gargantua apercevt que vrayment il estudioit très-bien et y mettoit tout son temps; toutefois que en rien ne proftoit; et que, pis est, en devenoit fol, niays, tout resveux et rassoté. De quoy se complaignant à dom Philippe des Marais, entendit que mieux lui vaudroit rien apprendre, car leur sçavoir n'estoit que besterie, et leur science n'estoit que moufles (billevesées) abastardissant les bons nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse. Mieux l'eusse voulu mettre entre les gueneux (gueux) de Saint-Innocent qu'au collége de Montaigu, pour l'énorme crucité d'icelui. Mieux y a congneûte; car trop mieulx sont traictés les forces entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voire certes les chiens en votre maison, que ne sont ces malautrus audit collége. Et si j'étois roy de Paris, le diable m'emporte si je ne mettois le feu dedans, et ferois brusler et principal et régent qui endroict cette inhumanité devant leurs yeulx être exercée. »

Nous sommes obligé d'abréger les citations; mais nous sommes fixé sur les méthodes des *grands fouetteurs d'escholiers* comme sur la substance de leur enseignement. Gargantua se ravise donc et l'*éducation* rationnelle commence.

Au début, elle est toute physique; pas de contrainte; il faut que le corps se développe en liberté. Pantagruel est lié et emmaillotté, selon une coutume barbare qui n'est pas encore perdue; mais « ... commanda qu'il fust délié desdictes chaînes, autrement seroit toute vie subject à la gravelle. » L'enfant devient grand et fort de bonne heure. Avec l'âge les exercices changent, mais ne cessent pas. Rabelais décrit avec le plus grand détail tous ceux auxquels se livre l'élève de Ponocrates, la gymnastique, les armes, la natation, tout ce qui peut faire un homme fort et adroit. On reconnaît ici les bons exemples de l'antiquité. Quand vient le moment de s'instruire, le précepteur sait éveiller le goût du travail, de telle sorte qu'il semble plutôt « passe-temps de roy qu'estude d'escholier. » Mais quelles sont les connaissances que Rabelais tient pour véritablement utiles et quelle méthode recommande-t-il pour les acquérir? L'astronomie, les sciences mathématiques, la musique, la physique et l'histoire naturelle, les langues et l'art de raisonner juste sans pédanterie. L'étude est de tous les jours et de tous les instants. Elle repose sur l'observation des faits naturels, dont les lois se révèlent ensuite par l'induction. Au repas, « on devisoit joyeusement ensemble, parlant de la vertu, proprieté efficace et nature de tout ce qui leur étoit servy à table, du pain, du vin, de l'eaûe, du sel, des viandes, poissons, herbes, racines et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, aprint en peu de temps tous les passaiges à ce competents, en Pline, Dioscoride, Aristotèles, Etran et autres. » En promenade, « visitoit les arbres et les plantes, les conferant avec les livres des anciens qui en ont escript, et en emportoit les mains pleines au logis. » Si le temps plu vieux ne permettait pas d'herboriser, « couroit les boutiques des drogueurs, herbiers et apothicaires, et soingneusement consideroit le s fruits, racines, feuilles, gommes, semences pérégrines, ensemble aussi comment on les adulteroit. » Puis venait ce que nous appelons la technologie. « Semblablement alloit veoir comment on tiroit les métaux, ou comment on fondoit l'artillerie, ou alloit veoir les lapidaires, orfebvres et tailleurs de pierreries, les tissutiers, les velautiers, les horlogers, imprimeurs, teinturiers, et autres telles sortes d'ouvriers, et partout, donnant le vin, apprenoit et considéroit l'industie et invention des mestiers. »

N'est-ce pas là l'instruction la meilleure et la plus fructueuse, l'instruction sur pièces qui grave des faits et des choses dans la mémoire et non des mots vides de sens? Pantagruel ne sait rien sur la parole du maître, mais il sait tout par sa propre observation. Aussi sait-il mieux que d'autres, et, dans ses pérégrinations imaginaires, étudie aux bonnes habitudes de sa jeunesse, il ne « fault d'acheter les nouveautés de plantes, d'oiseaulx, de pierreries » qu'il rencontre sur son chemin et de grossir indéfiniment son bagage de connaissances, désirant toujours voir et toujours apprendre.

L'*éducation* morale enfin n'est pas moins bien entendue. Ponocrates ne néglige pas d'éveiller l'attention de son élève sur tout ce qui lui semble bon, beau, grand et de bonne pratique « concernant l'estat humain, lesquelles leçons ils estendoient jusque deux ou trois heures. » Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, dit-il ailleurs dans son énergique langage. Tout ce qui peut élever et fortifier l'âme et lui inspirer force, fermeté, sérénité, douceur, bonté, revient sans cesse et si bien, que le livre devient un poème burlesque et plein du dévergondage de l'imagination la plus échevelée se trouve être le personnage le plus parfait, le plus humain qui ait été créé.

Mais quoi! de théologie, point! Pantagruel n'apprend pas à discuter savamment sans se comprendre sur la quintessence des causes premières, sur les mystères, sur les miracles et *de omnibus rebus supernaturalibus!* Non: Rabelais sait toutes ces choses aussi bien qu'aucun docteur de son temps; mais il en connaît le vide, et sa dernière flèche est lancée à l'adresse des songe-creux et des chercheurs d'absolu.

Ainsi fit, dans un autre genre, l'épicurien du XVIe siècle qui, entouré de contemporains ignorants, aveugles, superstitieux et fanatiques, ne s'arma, pour chercher la vérité, que de son propre jugement et vit que le tort de s'en méfier un peu trop. Plein de mépris et parfois saisi d'indignation à la vue des hommes de son temps, Montaigne attribuait la plus large part du mal à la mauvaise *éducation,* qui ne formait, disait-il, que des esclaves et non des hommes. Le collége, « c'est une vraya geaule de jeunesse captive. Vous n'y oyez que cris, d'enfants supplicziés, et de maîtres enyvrés en leur colère. Quelle maniere pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ces âmes tendres et craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets! » La sagesse, Montaigne veut qu'on la rende attrayante. Il ne reconnaît aux verges d'autre effet que de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement obstinées. Que l'âme soit élevée en toute douceur et liberté, mais non avec mollesse. Qu'on apprenne surtout à l'homme à penser par lui-même, afin qu'il sache un jour vouloir et agir seul.

Mais que faut-il apprendre à l'homme? A se servir de sa propre raison pour connaître la justice et y conformer sa vie. Tout le long de son œuvre, qu'inspire une douce et naïve bonhomie, Montaigne combat les erreurs de son temps, et si parfois il s'emporte, c'est contre la frénésie de ses contemporains qui s'égorgent pour des idées dont tout homme raisonnable peut et doit douter. Lui parle-t-on de vertus surnaturelles, Montaigne veut bien admirer les grandes et nobles actions, mais il se mefie de la morale la plus sublime lorsqu'elle n'est pas fondée sur la raison, et c'est pour cela qu'il en fait la base de ses principes d'*éducation.*

Rabelais et Montaigne, et avec eux le sage Charron, qui ne leur cède en rien pour le discernement de la vraie sagesse et la finesse des aperçus, étaient trop en avant de leur siècle pour être suivis de près et rej